



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 9 – janvier 2007

Francophonies américaines

SOMMAIRE

Robert Fournier : *Présentation*

Marc Picard : *Les noms de famille du Canada français : origines et évolution*

Paul Laurendeau : *Avoir un méchant langage. Du comportement social dans les représentations épilinguistiques de la culture vernaculaire : le cas du Québec francophone*

Julie Auger, Anne-José Villeneuve : *L'épenthèse vocalique et les clitiques en français québécois*

Patrice Brasseur : *Les représentations linguistiques des francophones de la péninsule de Port-au-Port à Terre-Neuve*

Marie-Odile Magnan, Annie Pilote : *Multiculturalisme et francophonie(s) : Enjeux pour l'école de la minorité linguistique*

Michel Chevrier : *Franchir les seuils : le théâtre liminaire de Jean Marc Dalpé et de Michel Ouellette*

Edith Szlezák : « Parfois le bon mot nous échappe » : *Interference Phenomena Among Franco-Americans in Massachusetts*

Cynthia A. Fox, Jane S. Smith : *Recherches en cours sur le français franco-américain*

Peggy Pacini : *Présence visible et invisible de la langue française dans la littérature franco-américaine contemporaine*

Pascal Lapesqueux : *Le français hérité de la Nouvelle-Orléans*

Robert Fournier : *Une petite histoire des Français d'icitte*

Comptes rendus

Régine Delamotte-Legrand : Aliyah Morgenstern, 2006, *Un JE en construction. Genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Bibliothèque de Faits de Langues, Paris, Ophrys, 176 p.

Danièle Latin : Equipe IFA- Sénégal, 2006, *Les mots du patrimoine : le Sénégal*. AUF/EAC, Paris, 599 p.

Aurélie Lefebvre : Michel Beniamino, Lise Gauvin (dirs.), 2005, *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), coll. Francophonies, 210 p.

UNE PETITE HISTOIRE DES FRANÇAIS D'ICITTE*

Robert Fournier
Carleton University

CARTIER

*Cartier, Cartier, ô Jacques Cartier,
Si t'avais navigué à l'envers de l'hiver,
Cartier, Cartier, si t'avais navigué
Du côté de l'été, aujourd'hui on aurait
Toute la rue Sherbrooke bordée de cocotiers
Avec, perchés dessus, des tas de perroquets
Et tout le Mont-Royal couvert de bananiers
Avec des petits singes qui se balanceraient.
Au bord du St-Laurent, on pourrait se baigner
Tout nus en plein hiver et puis se faire bronzer.*

*Cartier, Cartier, ô Jacques Cartier,
Si t'avais navigué à l'envers de l'hiver,
Cartier, Cartier, si t'avais navigué
Du côté de l'été, aujourd'hui on aurait
Le pont Victoria tout de lianes tressé.
On le traverserait en portant des paquets
Sur la tête, en riant, et sans chaussures aux pieds.
On jouerait du tam-tam et du ukulele
Et toute la rue Peel sentirait l'oranger,
L'amande, le jasmin, le lotus, l'orchidée.*

Extrait de « Cartier », Chanson de Robert Charlebois, *Compilation*, 1979, Prom-Tel 6508.

C'était en 1534. 2500 ans après que des premiers visiteurs phéniciens auraient navigué sur le Fleuve Saint-Laurent ; 500 ans après que des moines irlandais se seraient établis au Cap-Breton. Cartier, imagine le chanteur et maître-brasseur de l'unibroue¹ québécoise Charlebois,

* *icitte* est la prononciation archaïsante de l'adverbe *ici*, telle qu'on peut l'entendre dans la plupart des variétés de français des Amériques.

¹ Marque de commerce, vendue à l'ontarienne Sleeman Brewerie (avril 2004), et récemment (août 2006) aux Japonais ! *Broue* est le nom populaire donné à la bière au Québec. Aux premiers temps de la colonie, les habitants fabriquent déjà leur propre bière. Même les Jésuites y construisent une brasserie en 1647, des Belges ?

s'il avait navigué à l'envers, aurait pris possession du territoire au nom du Roi de France plus au Sud. Qu'à cela ne tienne, cette prise de possession allait s'étendre sur une large portion de l'Amérique du Nord pour devenir le plus vaste territoire de l'Empire colonial français outre-mer : la Nouvelle-France. Mais pour cela il faudra attendre encore un peu.

Au X^e siècle, les Vikings, ces hommes du Nord, sur leurs drakkars un peu étranges avec le gouvernail sur l'étrave tribord arrière, partis à la recherche du Groenland, découvrent un Vinland, sorte d'île fantastique sur la côte Est américaine, qui pourrait bien être les Iles-de-la-Madeleine, Martha's Vineyard, l'Anse-aux-Meadows à Terre-Neuve, ou un lieu quelconque quelque part dans la baie de l'Ungava, les archéologues n'en sont pas certains. C'est la saga d'Erik Thorvaldsson, dit le Rouge, qui nous l'a raconté.

C'est souvent *par erreur*, poussés par des conditions atmosphériques et de mer favorables, que tous ces voyageurs découvraient tour à tour l'Amérique. L'erreur s'est sans doute répétée à de nombreuses occasions. Mais avec le temps et une meilleure maîtrise et connaissance de la navigation maritime Est-Ouest, l'erreur se précise. Au XV^e siècle, la Conquête de l'Espace, c'est la quête due au manque d'espace. L'Europe déborde, est malade, les Empires s'y entrechoquent, on manque de tout, y compris la cannelle et le gingembre pour la préparation de boissons douces. Les épices, c'est le pétrole du temps ! Une denrée aux multiples facettes d'une valeur inestimable pour la préparation et la conservation de la nourriture, mais aussi en médecine et en pharmacopée. Et il y a l'or aussi comme toujours, ce précieux métal qui sert d'étalon, que la mythologie enseigne qu'il doit bien exister quelque part en quantité à assurer la totale suprématie.

C'est dans ce contexte que vint le téméraire vice-amiral Christophe, qui avait finalement pu, à force de séduction, se faire sponsoriser par Isabelle, même si Ferdinand² n'était pas trop chaud pour le projet, sous prétexte que, la Terre étant ronde, on pouvait trouver une route plus directe pour les *East Indies*. Après quelques allers-retours sur une route maritime somme toute assez peu compliquée, que n'importe quel badaud-navigateur, GPS ou pas, peut faire aujourd'hui sur un seul tack, tribord-amures, grand-largue, allures portantes, la nouvelle ne fut pas longue à se répandre qu'il y avait du monde là-bas, et qu'on pourrait bien un jour exploiter des Club Meds en *West Indies*. Graine-temps après, dans le nouveau siècle qui fit jour et le suivant, les euro-bateaux ont commencé à mouiller, toutes origines, tout côté, toute bagaille, pesle-méli-meslées, pavillon bleu-blanc-rouge, *onè-fratènitè-rèspè*, pavillon jaune-rouge *como ehta uhted ?*, pavillon vert-rouge *obregado !*, pavillon croix-dessus croix-dessous *Gi me fif cents*, un vrai golden-rush, avec à-bord toutes qualités ti-blancs, zorteilles, zoreilles, malfras, zinglindos, futurs ti-békés-gros-devant, accompagnés bien entendu par la crème jésuite des formateurs du-temps. Mission : exploiter et sortir de l'obscurantisme ces énergumènes ! Les Caraïbes, oh ! ils avaient aussi bien d'autres noms : arawack, taïnos, caciques, galibis..., qui n'étaient pas des sauvages, ont très vite commencé à comprendre puis à parler le baragouin des Blancs.

Les choses n'ont pas tardé à se gâter. Mis au travail forcé, sans compter qu'ils étaient mal nourris, qu'on ne se gênait pas avec leurs blondes, et qu'ils étaient plutôt sensibles aux streptocoques des Blancs, ces fainéants d'Américains se sont révoltés, on les a massacrés.

Il a bien fallu les remplacer, les Africains étaient à côté ; la main d'œuvre de masse, c'était la technologie de l'époque. C'est alors que quelqu'un eut l'idée pas-si mauvaise de charteriser de la main d'œuvre outre-mer qu'Henri I, II, III ou IV, des Castellans, avait repéré siècles-temps-plus-tôt sur la Côte Ouest en descendant. Petit hic, il fallait les transporter sans leur gré

² Isabelle, reine de Castille (1474-1504), avait épousé (1469) Ferdinand d'Aragon.

et avec force. Et pis, ces gars-là, il y avait des filles aussi et des enfants, ça parlait toutes sortes d'idiomes dans toutes sortes de langues.

Ex diversis Africae Nationibus, Angola, Guinea, Senegal, Promontorio Viridi, maritimisque regionibus, in Insulis Nigri transferantur. 13 numerantur in Insulis horum populi et diversae totidem linguae. Exceptis tamen Barbaris servis quorum etiam variae sunt nationes. Longum esset genuina eos lingua instruere solusque posset foeliciter qui omnium imbutus esset facultare linguarum ; quare non eos ante ediscimus quam Gallice loque adductos, quam citissime autem ediscunt ut cogitata mentis enunciare facile possint et dominis explicare, a quibus omnino pendent... (R. P. Pierre Pelleprat, 1665 : 53-54).

C'est comme ça qu'on s'est retrouvé avec une partie du continent africain multilingue sur les bras en pleine Amérique sauvage encore à évangéliser.

Ainsi donc, Colomb, cherchant sa route vers les Indes pour y ramasser or et épices, trébuche sur l'Amérique. Pardon ! redécouvre par erreur ce continent, un 12 octobre, celui de 1492. Il y reviendra encore trois fois. Porté par des vents d'alizés favorables, c'est aux Caraïbes qu'il débarque, là même où Charlebois aurait souhaité voir arriver Cartier, moins de 50 ans plus tard. Se croyant aux Indes, il s'empresse d'y développer un chantier terminologique : les habitants sont des *Indiens*, le maïs du *blé d'Inde*, le cobaye un *cochon d'Inde*, il y identifie un *coq d'Inde* et du *bois d'Inde*.

A strictement parler, Colomb n'a découvert que les Caraïbes (San Salvador, la Guadeloupe, Cuba, Haïti, etc.), alors que Cartier a (déc)ouvert la connaissance de l'Amérique du Nord. Amerigo Vespucci, un navigateur italien y serait déjà aussi passé, d'où l'Amérique. Cartier a voyagé par la route de l'Atlantique Nord, trajet beaucoup plus périlleux que la route des alizés qui longe la côte d'Afrique pour dériver ensuite vers les Antilles, celle qu'a suivie Colomb, la route de la Course du Rhum, quoi ! Facile facile !

Suffisamment de voyageurs donc avaient à tour de rôle découvert l'Amérique jusqu'au XV^e siècle pour qu'en Europe ce Nouveau Monde attise les intérêts des grands Empires et conquérants, l'Angleterre et la France, en belligérance perpétuelle, ne faisant pas exception. Pour les anglophones du Canada, le nom important c'est John Cabot, un navigateur d'origine italienne (Giovanni Caboto) qu'Henri VII avait embauché en mars 1497. Apparemment, Cabot fit un très beau voyage vers le Canada, aurait peut-être mis pied à terre à Terre-Neuve, au Cap Breton, à l'Île-du-Prince-Edouard, au Labrador, ou sur la côte nord du Québec, ou peut-être à aucun de ces endroits, n'aurait rencontré personne où il serait débarqué, et n'aurait rapporté de son voyage de trois mois que quelques bricoles, qui sans doute traînaient déjà dans le fonds de la cale de son petit navire : un Bristol ?

Alors que Jacques Cartier !!!

Terre-Neuve, la dernière province à entrer dans la Confédération du Canada, mérite par sa situation géographique d'être la première terre canadienne à avoir été découverte, et ce depuis bien longtemps déjà. C'est que sur ses bancs, et ça on le savait depuis le début du XV^e siècle chez les Européens de l'Ouest, et bien avant chez les Hommes du Nord, il s'y trouvait des quantités quasi inépuisables de poissons, de la morue en particulier. Aujourd'hui, on sait qu'ils ne le sont pas, inépuisables, ces bancs et ces morues !

François 1^{er}, roi de France, finit donc par se décider en 1534 à financer des expéditions de découverte vers l'Amérique du Nord : c'est l'or et autres richesses semblables qui le motivent ; le poisson, c'est bon pour les commerçants, les marchands et les armateurs. C'est à Jacques Cartier qu'il confie ce premier mandat. En vingt jours, ce qui pour l'époque est une

performance remarquable, Cartier traverse l'Atlantique d'Est en Ouest, par le Nord, de Saint-Malo (France) au Cap Bonavista (Terre-Neuve). Du 10 mai, date de son arrivée, jusqu'au 15 août 1534, date de son départ pour Saint-Malo, il se déplace de ce premier pied-à-terre pour arriver à l'Île-des-Oiseaux (Funk Island), puis à la Baie des Châteaux (Déroit de Belle-Isle), puis à Blanc-Sablon, sur la côte Nord du Golfe Saint-Laurent, puis à Saint-Servan (Baie-des-Homards) : une première croix ! Ensuite, l'île Brion dans l'archipel des Iles-de-la-Madeleine (aujourd'hui sous l'administration politique de la province (nation ?) du Québec), à l'Île-du-Prince-Edouard, à la pointe Escuminiac au Nouveau-Brunswick. Tout naturellement, remonte la côte et arrive en Gaspésie, à Port-Daniel.

« Napou tou daman asurtat »³, lui crient les premiers Amérindiens rencontrés, à la fois réjouis, étonnés et craintifs, devant ces envahisseurs Blancs-France. C'était le 7 juillet 1534, premier troc commercial documenté entre Français et Habitants de ce continent, des Micmacs.

L'été 1534 devait être magnifique ! Sans relâche, à la recherche d'un passage vers la Chine (sic !), Cartier explore la Baie-des-Chaleurs, et met pied à terre à la Pointe-de-Penouille, où il sent le besoin de prendre possession du pays, sans la permission des natifs-natals : une nouvelle croix ! La Nouvelle-France vient de naître. Vive le Roi ! Avant de repartir pour Saint-Malo, Cartier se fait copain avec Donnacona, le chef des Micmacs, et le convainc de lui laisser deux de ses fils, qu'il promet de ramener à son prochain voyage : enlèvement ? On les francisera. Nos premiers truchements ! En sortant de Gaspé, il contourne l'île d'Anticosti, puis Blanc-Sablon encore une fois, sans se douter qu'il est à l'entrée d'un long fleuve, ce qu'il apprendra plus tard de la bouche de Domagaya et Taignoagny, les deux fils de Donnacona. L'existence d'un pays mystérieux aussi, le Royaume du Saguenay, réputé d'une grande richesse.

Une seconde expédition – mieux préparée celle-là, un meilleur financement de François 1^{er}, encouragé par les récits sans doute exagérés des Micmacs, trois caravelles : la Grande Hermine, la Petite Hermine, l'Émérillon, plus d'une centaine d'hommes – ramènera Cartier en Canada, vers le 7 juillet 1535, où il mettra encore une fois pied à terre à l'île des Oiseaux (Terre-Neuve). Cette fois, la traversée fut beaucoup plus mouvementée, plus de 50 jours, vents et tempêtes, dispersion des navires, des icebergs aussi près des bancs de Terre-Neuve, le Titanic y coulera le 15 avril 1912 ! On se retrouve tous finalement le 26 à Blanc-Sablon, pour entreprendre la remontée du fleuve, suivant les indications des Micmacs. On oublie aujourd'hui trop souvent que c'est en grande partie grâce à ces premiers explorateurs qu'on peut naviguer sur le Fleuve Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs, sans sombrer ! C'était il y a 475 ans, sans cartes, ni tables des courants et marées, ni profondimètre ! Vents contraires, tempêtes, fortes marées, halte au Havre Saint-Nicolas, trente kilomètres à l'ouest de Natashquan : encore une grande croix de bois ! Dieu ou amer ? On en plantera des milliers de ces croix, dans les quatre siècles qui suivront, à d'innombrables carrefours de routes rurales ; manière de marquer un lieu et de glorifier le Créateur, de prendre possession aussi !

Le Canada, c'est vers Hochelaga !

Suivant donc les conseils de Domagaya et Taignoagny, devenus guides et truchements, Cartier entreprend, à bord de l'Émérillon et de deux petites barques, la remontée du grand Fleuve (Saint-Laurent) qui mène à Hochelaga (Montréal). Ce qui lui donnera l'occasion d'apercevoir l'entrée du Saguenay, de visiter l'Île-aux-Coudres, l'Île-de-Bacchus (Île d'Orléans), et Stadaconé, futur site de la ville de Québec, pour le moment encore la bourgade de Donnacona et de son peuple. Forcé d'abandonner temporairement l'Émérillon, à la tête du Lac Saint-Pierre, le lac qui ressemble à une mer est pourtant peu profond et le chenal navigable difficile à trouver, c'est sur deux barques que Cartier et ses hommes atteignent Hochelaga, le 2 octobre 1535. Ce ne sont pas les célèbres tam-tams du Mont-Royal qui les

³ « Ami, ton semblable t'aimera ! »

accueillent ce jour-là, ce rituel ethno-urbain dominical ne prendra place qu'environ 450 ans plus tard, mais ceux d'un groupe d'un millier de personnes fort enthousiastes qui réservent aux Français une réception grandiose, digne de chefs d'Etats : musique, clameurs, trompettes, échanges de cadeaux, nourritures et boissons. Au retour, laissant à regret la recherche de ce mythique Eldorado du Saguenay, c'est vers l'Ouest, lui rappellent les guides, où se trouvent quantités de sites de métaux précieux, Cartier note l'embouchure de la rivière de Fouez (Rivière Saint-Maurice). Encore une croix ! Voilà c'est fait : l'axe Québec – Trois-Rivières – Montréal de la vallée laurentienne est maintenant connu, et balisé. Un jour, on y pavera deux autoroutes. Mais entre-temps, le Canada, ce sera cela, pour un bon moment encore !

L'hiver 1535-1536 est terrible pour ces découvreurs français, le froid cinglant de Québec du bord du Fleuve, et cette mortelle maladie, le scorbut : 25 des 110 hommes d'équipage en meurent ; ils seront ensevelis sous la neige. Par chance, la pharmacopée amérindienne permettra aux autres de survivre et de rentrer en France témoigner de toutes ces découvertes et de ce nouveau pays en devenir ; l'annedda : une infusion composée de feuilles et d'écorce d'épinette blanche. Le docteur Jacques Masquelier, un scientifique français, en découvrira la synthèse, lors d'un séjour au Canada, dans les années 1940, le pycnogenol.

Début mai 1536, au moment du départ, Cartier ne peut résister à la tentation de planter une ultime croix à Stadaconé ; on pouvait y lire, même si c'était en latin : « Sous le règne de François Premier, par la grâce de Dieu, roi des Français ». Peut-on imaginer plus facile façon de prendre possession d'un territoire ! Pas un seul tir de mousquet ! Les Amérindiens venaient d'être dépossédés, faute de comprendre la langue de Cicéron ! Cartier coupera par le Détroit de Cabot, maintenant c'est bien connu, c'est la route la plus directe pour passer du Golfe à l'Océan. Oui, c'est le même Cabot, on le prénomme aussi Jean.

Ce territoire nouvellement conquis, il faudra bien l'occuper. A défaut de donner la citoyenneté française aux Indigènes, on immigrera des Français. Des spécimens Iroquois sont embarqués pour la France, dix en tout, qu'on promet de ramener dans douze lunes, le chef Donnacona fait partie des séquestrés. Il en passera soixante, de lunes, avant que Cartier ne remette les pieds en Canada, sans les Amérindiens !

A son retour à Saint-Malo, en 1536, Cartier reçoit en cadeau la Grande Hermine de François 1er, qui à ce moment se livre à la guerre des empires contre le très puissant Charles Quint, tout en signant des traités d'alliance avec le Portugal, dont l'un limite sévèrement tout projet d'exploration outre-mer. La trêve de Nice de juin 1538 ramène la paix en France et la possibilité de reprendre des voyages vers de nouvelles terres. Cartier est désigné capitaine général et maître pilote de tous les navires et vaisseaux de mer qui doivent se rendre dans ces régions à découvrir dans les Amériques. Les missions d'exploration s'accompagnent aussi de l'objectif de christianiser ces peuples sauvages qui vivent sans la connaissance de Dieu. Mission double qui, pour des raisons de stratégie politico-religieuse, et de magouillages de Cour, mènera François 1^{er} à nommer un sieur de Roberval, Jean-François de la Rocque, protestant, avec tous les pouvoirs sur les hommes et les navires, y compris Cartier. L'objectif est de s'établir dans ces régions, de gré ou de force, d'y imposer une présence humaine, civile, militaire, religieuse, et politique. Le temps presse, les autres empires d'Europe, Angleterre, Hollande, Espagne et Portugal, lorgnent de ce côté également. Les plans sont d'y construire forts, églises, et villes. Pour peupler ce pays d'une présence civile, on visite les prisons de France : la libération contre l'exil. Mais attention, aucun prisonnier qui se serait rendu coupable de crime d'hérésie, de lèse-majesté divine ou humaine, ni faux-monnayeurs. Il faudra toutefois vendre ses biens pour payer les frais de la traversée et la nourriture pour les deux prochaines années. La bonne affaire ! Les prisonniers, devenus colons, sont conduits au port, enchaînés ! Parmi les civils se trouvent également des gentilshommes, soldats et matelots.

Le 23 mai 1541, Cartier entreprend son troisième et dernier voyage en Amérique ; le voyage sera pénible, trois mois en mer. Cinq navires sont de l'expédition, dont la Grande Hermine, l'Emérillon, le Saint-Brieux. Dispersion des navires, tempêtes, manque d'eau douce pour abreuver les animaux : des tas de chèvres, porcs, chevaux, vaches, moutons. Une vraie Arche de Noé ! C'est qu'il fallait aussi songer à peupler le pays en bêtes, pour assurer la survie. Le 23 août, tous les navires sont au mouillage dans le Havre de Sainte-Croix. Pendant ce temps, Roberval, que Cartier n'a pas attendu, est toujours à Saint-Malo à chercher du financement. Il trouvera : la piraterie. C'est avec trois navires, accompagné de 200 personnes, qu'il arrivera enfin à Saint-Jean (Terre-Neuve), en juin 1542. Cartier avait eu le temps de fonder un établissement à l'embouchure de la rivière du Cap-Rouge quelques lieues en amont de Stadaconé : Charlesbourg-Royal, qui deviendra France-Roy sous Roberval. On y avait construit deux forts, craignant les attaques des Iroquois ; labouré la terre : chou, navet, et la trillée ; fait paître et profiter le bétail ; fouillé le sol aussi à la recherche de ses trésors : fer, ardoise, diamants, or. Quelle richesse ! Pourquoi chercher au Sud comme font Espagnols et Portugais ? Le Roi sera ravi ! « Faux comme diamants de Canada » ! dira le proverbe ensuite. Du quartz et de la pyrite de fer ! expertiseront les métallurgistes de Sa Majesté. L'échec est dur à avaler. En Nouvelle-France, les Iroquois font la vie dure aux Blancs-France, qui ont oublié le remède appris plus tôt pour stopper les ravages du scorbut ; les métaux précieux : du toc ; les armateurs et financiers perdent confiance : l'investissement ne donne pas les profits et richesses escomptés ; Cartier s'est enfui de la colonie, laissant Roberval, inexpérimenté, cafouiller. Au mois de septembre de 1543, tous les survivants ont regagné la mère-patrie. Les Amérindiens pourront dormir tranquilles, mais d'un seul œil, pour plusieurs lunes : les envahisseurs ont échoué dans leur tentative de colonisation. Mais ils reviendront, ces Blancs-Européens, et peut-être en plus grand nombre, et moins gentils !

CHAMPLAIN

Le XVI^e siècle ne verra pas d'autres tentatives de colonisation par la France, c'est partout la guerre en Europe de l'Ouest ; la religion : catholiques contre protestants. Il y a toujours cette obsession de trouver une route pour la Chine, vers l'ouest, par le nord. C'est ainsi que, chemin faisant, l'Angleterre prend possession de Terre-Neuve ; Martin Frobisher laisse son nom à une profonde baie dans la partie Est du Labrador, il en retira des tonnes de caillou, pas un milligramme d'or ; John Davis explore le détroit (de Davis !) entre le Groenland et la Terre de Baffin. L'octant, l'ancêtre du sextant, c'est lui !

La pêche sur les bancs de Terre-Neuve est toujours aussi populaire, et miraculeuse ! S'y retrouvent des marins français, espagnols, basques, portugais, anglais, des Micmacs aussi. Un Banc de Babel, tout ce qu'il faut pour une nouvelle *lingua franca* !

Tout ce qu'il faut aussi pour mettre le feu aux poudres, une guerre mondiale sur les bancs ; l'enjeu économique du temps : la morue, le morse aussi, son cuir, sa graisse, l'ivoire de ses défenses.

En France, les rois se succèdent ; le dernier en lice, Henri IV, protestant et catholique (!), le premier de la branche des Bourbons, distribue des monopoles pour la traite des fourrures en Nouvelle-France à des copains, ce qui bien entendu ne fait pas plaisir à tous. Aymar de Chaste est l'un de ces bénéficiaires. Il demande à Samuel de Champlain (de Brouage), jeune et brillant géographe, de se joindre à une nouvelle expédition en Nouvelle-France. François Gravé du Pont, qui a déjà exploré le Fleuve Saint-Laurent jusqu'aux Trois-Rivières, fera aussi partie du groupe. Le 24 mai 1603, près de Tadoussac, à la Pointe-de-Saint-Mathieu, les nouveaux maîtres du territoire de la vallée du Saint-Laurent, des Montagnais, leur réservent un grand festin ; les Iroquois en avaient été chassés, des guerres là aussi ! Les Montagnais

pointent du doigt en direction du nord : en remontant cette rivière (Saguenay), un lac ; plus au nord encore, une mer salée ! L'ancre est levée, direction « où l'eau se rétrécit », changement de maîtres, nouveau toponyme, de l'algonquien « gepeg », c'est celui qu'on retiendra, Champlain y fondera une future ville à l'occasion d'un autre voyage dans cinq ans. Remontée du Fleuve jusqu'à la rivière des Iroquois (aujourd'hui Richelieu ; *idem* pour la toponymie). Les Amérindiens, qu'on ne manque pas de questionner systématiquement – en quelle langue ? – parlent d'un grand lac au bout de cette rivière, puis une autre rivière, qui mène en Floride : ce sera la route suivie par de nombreux plaisanciers au XX^e siècle ! Champlain y repassera plus tard.

Pierre du Gua de Monts, à la tête d'une compagnie de marchands, reçoit de Henri IV, pour une durée de 10 ans, le monopole de commerce sur tout le territoire compris entre le 40^e et le 46^e degré de latitude nord, la longitude n'est pas précisée. Un coup d'oeil sur la carte, on comprend la générosité ! De Monts n'en visitera pas le dix millième ! En échange : fonder un établissement en Acadie, avec de bons citoyens, et des vagabonds si nécessaire ! L'affaire est bonne pour les deux parties : le Roi octroie un territoire qu'il ne possède pas même de droit, les commerçants doivent y établir les sujets du Roi, et peut-être vont-ils s'y enrichir ! En mars 1604, 120 personnes émigrent en Acadie, de tous métiers, Champlain, le géographe-cartographe, est du voyage. Il visite la Baie de Fundy (anc. Baie française), la Baie Sainte-Marie, et un havre si beau, si vaste et agréable pour les activités portuaires, qu'il baptisera Port-Royal, sur l'une des rives du Fleuve Annapolis ; Port-Royal changera de rive et de nom en 1632 . De Monts lui préfère la Rivière Saint-Jean, celle qui mène à Fredericton, pour ses qualités de défense et d'établissement, mais se raviserait en août 1605 : tout le monde déménage à Port-Royal. L'Acadie a un nouveau chef : Jean de Biencourt de Poutrincourt, un ami de De Monts, se fait concéder Port-Royal par une commission royale. Et pourtant ! L'Acadie, une histoire qu'il faudra reprendre à partir de zéro, puisqu'en octobre 1607, tous les habitants de Port-Royal ont regagné la Nouvelle-France. Nouvel échec !

Au cours de l'hiver de 1605-1606, Champlain visite la côte de la Floride ; des dizaines de milliers de « snow birds » québécois l'imiteront au cours du 20^e siècle.

Ce qui intéresse le géographe, c'est la colonie laurentienne, où il devra trouver l'endroit idéal, pour l'établissement d'une habitation⁴, la traite des fourrures, et aussi la défense. De plus, le Fleuve Saint-Laurent, c'est peut-être la route de l'Asie ? On mettra beaucoup de temps à se défaire de cette obsession. Accompagné de vingt-huit hommes, tous des « gars de la construction », menuisiers, charpentiers, scieurs de planche, Champlain dé-barque⁵ au pied d'une falaise, ce sera Québec, le 3 juillet 1608, une date que tous les écoliers francophones du Canada finiront peut-être par retenir. Le premier hiver est terrible – ils le sont toujours à Québec ! –, 20 morts, scorbut et dysenterie. Avant de retourner en France, départ commandé par De Monts, le lieutenant-général de la Nouvelle-France, Champlain obtient l'autorisation d'explorer. Il baptise des rivières : Sainte-Anne-de-la Pérade, Batiscan, Sainte-Suzanne (rivière du Loup, Louiseville), rivière du Pont (Nicolet), rivière de Gennes (Yamaska), remonte à canot la rivière des Iroquois (Richelieu), dont il avait visité l'embouchure quelques années plus tôt, découvre un immense lac, lui donne son nom, on entre chez l'ennemi, plus tard, on dira nos voisins du Sud. C'est là qu'on y laisse aujourd'hui les voiliers, pavillon canadien, achetés à l'étranger ; ni taxes ni douanes à payer ! Au bout du lac, une autre rivière, un autre découvreur, anglais celui-là, y donnera aussi son nom, la Hudson. A l'autre bout, la Nouvelle-Hollande. Le but de cette exploration n'est pas que touristique, militaire aussi : la chasse aux Iroquois. Premières victimes d'une arquebuse, les Iroquois, désormais ennemis

⁴ Habitation désignait au XVII^e siècle un établissement fait dans une colonie.

⁵ C'est en effet sur une barque qu'ils arrivent à Québec, Champlain ayant préféré laisser son vaisseau, le *Don-de-Dieu* (également une autre marque de bière de *Unibroue*) à Tadoussac.

mortels, ne seront pas prêts d'oublier cette alliance des Algonquins, Hurons et Français. De nombreuses autres expéditions guerrières et meurtrières surviendront de part et d'autre. Champlain y participera.

Quelques allers-retours Tadoussac-Honfleur, un mariage, Hélène Boullé, 12 ans (!), Champlain poursuit ses expéditions vers l'île de Montréal, nomme la Place Royale, et l'île Sainte-Hélène, organise la traite des fourrures, démonopolisée, et conclut d'autres ententes de coopération guerrière avec les Hurons, visite l'Outaouais, pays des Algonquins, s'arrête devant les chutes de la rivière Rideau, sans se douter qu'en face de lui un jour s'y trouvera sur la rive droite, l'ambassade de la Grande-Bretagne, sur la gauche, celle de la France, les deux ennemis séculaires, voisine de la résidence du Premier Ministre du Canada, rue Sussex, Boulevard de la Confédération, pas très loin derrière, Rideau Hall, résidence du (de la) Gouverneur(e) Général(e) du Canada, et la nôtre, le 25 rue Mackay ! Il remontera l'Outaouais jusqu'à l'Ile-des-Allumettes, – objets de la future fortune de Eddy Match Co. Ltd –, en face, de nos jours, la base militaire de Petawawa, un peu plus au nord, Deep River, Mike et AlexBF y reboiseront le sud de l'erreur boréale. Etienne Brûlé, un coureur des bois, y était déjà passé, connaissait bien la Huronnie, leur langue aussi, avait atteint la Baie Georgienne, les Grands Lacs. Jean Nicolle, le polyglotte, il connaît les langues iroquoise, huronne et algonquine, s'y est arrêté, lui aussi, sur l'Ile, en route pour le pays des Hurons, à la recherche du passage pour la Chine (*sic again* !), lui aussi, 1634.

La traite des fourrures, c'est payant ! pour les Européens, bien sûr ! Pour les Amérindiens, des bricoles, plus tard, des fusils, de l'eau-de-vie. Les guerres, meurtrières. Faut penser à peupler aussi, construire un pays, l'habiter. Quelques-uns y viendront. Parfois, en famille, Louis Hébert, un grand laboureur, quel labeur ! D'autres, en solitaire, des aventuriers, pour y courir les bois, par oisiveté et gains faciles. Dans les octrois d'exclusivité aux compagnies de traite, le contrat stipule d'y encourager la venue et l'établissement de colons. Des religieux aussi, tous ces sauvages à christianiser ! Mais le pays est dangereux, ces sauvages justement ! Les hivers y sont terribles, et longs, voyez à Québec, et les maladies, et les moustiques, intenses, ça c'est l'été seulement, mais si bref ! Le recrutement est difficile. Avant 1650, peu de succès ! Les compagnies de traite de fourrure se succèdent. Les monopoles changent de main et d'agents. Québec se développe trop lentement.

L'Empire britannique s'intéresse aussi à l'Amérique, y fondera une Nouvelle-Angleterre, des colonies, des états, 13, qu'on a disputé aux Hollandais. Les conflits européens se transportent en Amérique. France versus Angleterre. Champlain contre les frères Kirke, David, Lewis, Thomas. Québec est au centre des conflits. La France ravitaille peu ou mal, difficilement et pauvrement, sa colonie ; d'autres chats à fouetter là-bas ! Les Anglais en prennent avantage. Québec, 1628, la famine ; les Anglais menacent, pillent, ravagent. Le 24 avril, la même année, le traité de Suse, la paix entre l'Angleterre et la France est signée, en Nouvelle-France, on n'en sait rien, Internet, c'est au 20e siècle, les nouvelles voyagent lentement, les bateaux aussi, les Kirke s'emparent de Québec. 22 juillet 1629, Québec : colonie anglaise. *God save the King* ! Les Anglais, magnanimes ? cléments ? tolérants ? autorisent les Français, dépossédés, à demeurer. Plusieurs partiront. Charles 1er, roi d'Angleterre comprend l'erreur, restitue la colonie, l'habitation de Québec revient à qui de droit, entièrement brûlée. Les Anglais repasseront, plus tard, d'autres conflits attendent.

Armand-Jean Du Plessis, personne ne connaît ce nom, c'est lui le Cardinal de Richelieu, le grand argentier des affaires de la France, sous Louis XIII, première moitié du 17e siècle, il fonda la célèbre Compagnie de Morbihan, celle des « cent associés », un autre monopole en attendant que le Roi prenne personnellement les affaires de la Nouvelle-France en main,

permet à Champlain, confirmé lieutenant-gouverneur, d'y faire un dernier séjour, avant sa mort, octobre 1636, qui eut le temps de fonder un nouveau poste de traite aux Trois-Rivières en 1633, les magouas, c'est là où tout a commencé, des blancs qui marient des amérindiennes, des métis, d'habiles constructeurs de canots et de fameux coureurs des bois, il en partira des centaines des Trois-Rivières à l'époque, ces mercenaires de la fourrure, il n'en reste presque plus aujourd'hui, des traces dans le français local, dit-on ! Pierre-Esprit Radisson et Médart Des Groseillers, célèbres coureurs des bois, ils seront les héros populaires d'une série télévisée diffusée par Radio-Canada dans les années 1960, étaient partis des Trois-Rivières pour atteindre les Grands Lacs, les premiers Français à prendre contact avec les Sioux au Lac Supérieur, mais aussi à passer du côté des Anglais, 1669. Félonie !

Au total, en 1633, la Nouvelle-France, c'est trois habitations : une à Québec ; une autre quinze lieues en amont, 60 kilomètres, sur l'île de Sainte-Croix, le fort de Richelieu, en face de Deschambault, les rapides de Richelieu aussi, passage périlleux, fort courant ; et une autre encore 60 kilomètres, 15 lieues, toujours en amont, les Trois-Rivières, à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice, Laviolette, un jour un pont, y avait conduit l'expédition, Jean de Brébeuf et Antoine Daniel, des jésuites en faisaient aussi partie, plus tard seront torturés et mis à mort par des Iroquois combattant les Hurons, des martyrs ! D'autres subiront un sort semblable : Lalemant, Jogues, Chabanel, Garnier, qui finiront par devenir des noms de rues au XX^e siècle.

1642 : Fondation de Montréal par Maisonneuve, alors Ville-Marie. Là aussi la colonie se peuple au compte-goutte, et souvent se meurt ! Les Compagnies se désintéressent : pourtant les castors, il n'en reste aujourd'hui que quelques uns sur la Montée du Gore à Lochaber derrière chez Charles et sur les pièces de 5 cents, on en a expédié les peaux de plusieurs millions en France, 1660-1670, sans compter autres animaux à pelage : loutres, martres, renards, visons, carcajous, loups, ours, cerfs, caribous. Qualité supérieure à la Russie ! Les Européens, la tête froide, adorent les chapeaux ! Quel carnage ! Mais le coin est dangereux, derrière chaque arbre un iroquois, des bandes rivales s'y retrouvent fréquemment, l'endroit est propice, une île, un cours d'eau, pour traiter avec les Français, ne sont pas toujours satisfaits, font des histoires, tuent, massacrent, brûlent, pillent. Montréal survivra : une métropole, plusieurs ponts tout autour de l'île, des fleuves d'autoroutes aussi, embouteillages matins et soirs, conflits linguistiques, une pollution terrible, surtout dans l'Est ; une majorité francophone, puis anglophone, Mordecai Richler, puis multi-ethnique, Italiens, Grecs, Haïtiens, Jamaïcains, l'expo 67, le stade olympique, Jean Drapeau, cher cher !

Champlain, le père de la Nouvelle-France n'est plus, mais que de lieux portent son nom : village, lac, mer, ponts, parcs⁶.

De 1640 à 1665, 25 ans de conflits, guerres, suite ininterrompue d'attaques, mesquineries, trahisons, alliances, désalliances entre nations amérindiennes, puis amérindiennes et européennes, puis européennes. La Nouvelle-France, péril en la demeure ! 300 habitants tout au plus. La Nouvelle-Angleterre, 30 000 émigrants. Facile de prévoir l'issue. Des Hollandais aussi, que les Anglais vaincraient, 1664, New Amsterdam devient New York. Le tour des Français viendra, à Québec encore ! Les empires européens se disputent, inégalement, le contrôle économique du territoire. Le contrôle politique suivra. Les Amérindiens, nations et sous-nations, Hurons, Iroquois, Agniers, Algonquins, voudraient bien conserver leurs droits. Aujourd'hui encore d'ailleurs !

⁶ Des centaines d'institutions et d'entreprises portent aujourd'hui le nom de ce personnage, de la Nouvelle-Ecosse à la Colombie-Britannique ; une marque de *porter* également dans les années 1960-80 (P. Groulx, 2004).

TALON

Louis XIV, le Roi-Soleil, qui recherche la prédominance française dans le monde, assisté de son grand administrateur et contrôleur général des finances, Jean-Baptiste Colbert, imaginent pour la Nouvelle-France une nouvelle stratégie de peuplement et de colonisation. Il faut d'abord exterminer les Iroquois, menace quotidienne aux habitants de la colonie, dont il est nécessaire de grandir le nombre ; il faut aussi sortir les Hollandais des Antilles. Sans rapport ? Oui et non. Des troupes, dépêchées aux Antilles, se rassemblent avec d'autres, parties de La Rochelle, tout un régiment, celui de Carignan-Salières, totalisent 1200 soldats, armés de fusils à platine, la technologie de la guerre évoluant. Les Iroquois, rusés, s'inquiètent, veulent négocier la paix. Un nouvel intendant, Jean Talon, propose plutôt la guerre. Ce qu'on fera. Des officieux valeureux, plus tard des villes, Tracy, Chambly, Saurel, se font remarquer. Partout, des fortifications, sur le Richelieu, aux points stratégiques. Le régiment passera à 1000, les Iroquois et le froid tuent. 400 seulement se transformeront en colons, une fois la paix fumée avec les ennemis, juillet 1667. Talon leur concédera des terres. Ils sont la partie mâle de 90 % de l'arbre généalogique du Canada français. De 1608 à 1660, une vingtaine d'immigrants par année seulement, des gens de métier, engagés pour 3 ans, des trente-six mois. Encore quelques centaines entre 1663-1665. Beaucoup de gars, en majorité célibataires, peu de filles. Il faut contrer l'attrait pour les Amérindiennes : on enverra 200 filles à marier, patronnées par des communautés religieuses, les bonnes soeurs ne choisissant pas n'importe laquelle, que des immigrantes sans reproche. Si tôt arrivées, si tôt fait, le mariage ! C'est trop peu ! de 1663 à 1673, le Roi en commanditera 800, les *filles du Roy*, des indigentes, orphelines, recrutées à la Salpêtrière de Paris, éduquées, savent lire, elles transmettront cette connaissance, écrire aussi sans doute, tricoter, broder, pratiquantes. Sitôt arrivées, sitôt fait ! Soldats et habitants sont ravis. Les célibataires endurcis paieront une amende, édit du Roi. Neuf mois plus tard : un colon de plus, des petits créoles pure-laine ! Voilà nos premiers, lointains, et seuls ancêtres en Canada. De 1666 à 1672, la population double : de 3200 à 6700. La stratégie du berceau, l'intendant jubile. Le Roi avait établi un système incitatif d'allocations familiales pour encourager la natalité, 10 enfants : 300 livres, 12 : 400. De quoi rester pauvres ! Bien plus tard, ces quelques centaines de Françaises et de Français deviendront 6 millions de Canadiens français, par la seule magie du berceau, et des allocations familiales, l'adjectif marquera la langue, bien plus que l'origine. L'effort de colonisation de la Nouvelle-France par l'immigration française est terminée. Multipliez-vous !

Le Roi avait finalement décidé de prendre la gestion de la colonie en main, les compagnies davantage préoccupées d'affaires commerciales n'ayant pas rempli la partie de leur contrat stipulant de peupler la colonie. Ou si peu ! Mars 1663, la Nouvelle-France devient donc colonie royale. Un Conseil supérieur, royal, de Québec, est institué. Gestion, justice, commerce, défense, tout devient royal. Les commissions d'enquête en Nouvelle-France sont elles aussi, royales. Colbert n'est pas d'accord, insiste, convainc le Roi : une nouvelle Compagnie, celle des Indes Occidentales, la *West Indies*, héritera de la Nouvelle-France pour les affaires commerciales, – territoire concédé : du Cap-Vert au Cap-de-Bonne-Espérance, beaucoup de mal à l'époque à concevoir les dimensions des continents – le Roi gardera le contrôle de l'administration. Jean Talon, un bon copain de Colbert, devient le grand intendant : justice, police, finances. Il s'oppose à l'existence de la *West Indies* : Elle perdra ses privilèges en Nouvelle-France, 30 ans avant la fin prévue de l'accord. La colonie au service de la métropole, non l'inverse. C'est encore comme ça aujourd'hui dans les DOM-TOM de Guadeloupe-Guyane-Martinique. Il ne saurait être question de dépeupler le Royaume pour en peupler un autre, le Canada, incertain. Dommage ! Un autre royaume y verra. 1673,

les colonies anglaises de l'Amérique comptent déjà plus de 120 000 habitants, des âmes. Talon, en défricheur, développeur, organisateur, planificateur, est le premier, le grand architecte du Canada, qu'il quittera en novembre 1672, toujours célibataire ! Qui s'en souvient ?

FRONTENAC

Au cours du XVII^e siècle, les Français marchent l'Amérique, entrevoient et rêvent virtuellement ses dimensions, l'arpentent, nomment dix milles lieues, courent ses bois, naviguent ses eaux, gravissent ses collines, fraternisent avec ses indigènes, les affrontent aussi, la disputent à d'autres empires... et la perdent lamentablement ! Très peu de Français sont devenus canadiens. Et ceux-là ont vite cessé d'être français. Seul l'idiome a survécu.

Les prises de possession au nom du Roi de France, loufoques : je plante une croix, chante un *Vexilla Regis*, un *Te Deum*, sculte ses armoiries, inscris son nom, en latin toujours, c'est la langue universelle, les Amérindiens n'ont qu'à fréquenter l'école des jésuites ou autres eudistes, trois décharges de fusils, vive le Roi ! Le territoire revendiqué est beaucoup trop vaste, trop peu d'habitants, des âmes, pour l'habiter, n'ont jamais empêché les Anglais de remplir les espaces vides, et même de prendre possession, au nom d'un autre Monarque, outre Manche celui-là, de territoires usurpés par les Français aux natifs-natals Américains.

A force de vouloir chercher la route de la Chine par le Nord et vers l'Ouest, Anglais et Français ont fini par parcourir tout le Canada, *ad mare* ! Vivent les Rois !

Louis Jolliet, un sieur, et Jacques Marquette, un jésuite, affrontent tous les dangers, glissent sur le Mississippi jusqu'en Arkansas ; Cavalier de La Salle, lui, jusqu'à son embouchure, prend possession de l'endroit au nom de Louis XIV, 1682, *Vexilla Regis* et tout le bazar, le nomme Louisiane en son honneur, découverte que Sa Majesté jugera bien inutile(!). Pour les Français, La Louisiane, une mythologie. Le French Quarter de la Nouvelle-Orléans, plus espagnol que français ; Bourbon Street, plus américain que français. La Salle tente d'y revenir, par mer, deux ans plus tard, se fait assassiner. Toute fin 19^e siècle, Pierre Le Moyne d'Iberville fonde un établissement, rive Est du Mississippi, Biloxi. L'époque encore de la traite des esclaves : des négriers y marchendent des Africains, sans gré et avec force. Des colons français ? Très peu ! Des émigrés de Saint-Domingue fuyant la Révolution haïtienne, 1793-1804, ou française, 1789-1794, c'est la même. Des milliers d'âmes, blanches mais noires surtout. Biloxi Blues, Louis Armstrong. La Louisiane, française, espagnole, c'est selon Bonaparte, puis encore française, enfin étatsunienne, 80 millions de francs, même en US\$, si peu ! Un si vaste territoire ! Des Cajuns aussi, des milliers, déportés, par l'autre histoire, l'acadienne, Évangéline, Zachary Richard. Qui fait qu'on parle un français aujourd'hui là-bas. Le CODOFIL, un noble effort, une goutte d'eau dans le Golfe du Mexique !

C'est que, tout est fonction ici en Amérique de ce qui se passe, ou ne se passe pas, en Europe.

Janvier 1667, la France et L'Angleterre de nouveau en guerre.

Frontenac, un noble, de l'épée ! un militaire de carrière, succède à Talon. Est en faillite financière ; la belle affaire : Gouverneur ! De quoi se refaire ! S'échoue à l'entrée du Fleuve, à sa première traversée de l'Atlantique, 71 jours. Pourtant, Cartier...

Est ravi par Québec, mais la trouve désordonnée, la future capitale d'un futur grand Empire, rêve-t-il ! 2001 : Bernard Landry y rêve aussi ! À des Canadiens, des Français, fait prêter serment de fidélité au Roi, encore Louis XIV, toujours Colbert. Obéissance absolue aussi à son représentant, Lui, Frontenac. Des Hurons et des Abénaquis, enchantés par la cérémonie du serment, veulent en faire autant. Pourquoi ne pas franciser les autochtones puisqu'on les évangélise ? Colbert gronde Frontenac. Et si ces Canadiens finissaient par revendiquer leur indépendance du Royaume ?

Le problème de l'heure : la vente de l'alcool aux Amérindiens et les coureurs des bois, qui font du désordre, banditisme, hors-la-loi, sont insolents, trop indépendants, c'est que l'aventure est payante, très. De nombreux petits postes de traite illégaux, à l'insu de l'administration coloniale, donc royale. Le Roi ordonne leur surveillance étroite : défense aux habitants de la colonie de quitter leurs maisons, sous peine de vie, de mort ? De galère à perpète ! Ils cesseront de courir, tôt ou tard. L'alcool aux Amérindiens est resté jusqu'à ce jour un problème de l'heure !

1672 : La France et la Hollande sont en guerre.

A la hauteur du Roi-Soleil, Frontenac a des ambitions de grandeur, veut établir un avant-poste de traite fortifié, bien en amont sur le Saint-Laurent, à bonne distance de Québec et Montréal, vers les Grands Lacs. Le Roi, par la voix de Colbert, lui rappelle que son mandat est de consolider les habitations déjà en place, sur la trajectoire Québec - Trois-Rivières - Montréal, de fonder entre celles-ci villes et villages pour rassembler et resserrer les habitants, et non d'explorer et de fonder si loin de nouveaux établissements que les Français n'arriveront jamais de toute façon à posséder ou à habiter. Juste clairvoyance de Sa Majesté ! Frontenac persiste tout de même, est têtue, avec l'aide de Cavalier de La Salle, construit un fort à Cataracoui, là où cette rivière de l'Ontario se jette dans le Lac du même nom à son point de décharge dans le Fleuve Saint-Laurent. Plus tard, Kingston. En attendant, Fort Frontenac. Sans s'en douter, le gouverneur commence à tracer la deuxième pointe du futur triangle Montréal-Kingston-Ottawa, 401-416-417, entre les deux premières, le Fleuve, les deux dernières, le Canal Rideau, les autoroutes du temps, que deux siècles plus tard le militaire très britannique Colonel By se cassera la tête, et beaucoup de cailloux, à construire, les Américains, ceux des Etats-Unis, devenant menaçants. Clairvoyance de Frontenac ? Folie des grandeurs ! Entre les deux autres pointes, la rivière des Outaouais, on connaît déjà. Nous y serons bientôt dans les pays d'en Haut, puis en Haut-Canada.

Rappel de Frontenac en France, pour causes d'inconduite suspecte dans les affaires de la colonie. Désavoué par Colbert et le Roi.

1685 : les colonies anglaises, 160 000 ; le Canada, 10 725.

On commence à noter le caractère particulier des Canadiens, qui s'accorde mal avec la subordination. La fréquentation des Indigènes et les vastes espaces, sans doute !

Les Français veulent déloger les Anglais installés à la Baie d'Hudson, le contrôle de la traite des fourrures, toujours. Ils y parviennent : la Hudson's Bay Co. est temporairement démantelée. Français et Anglais s'y affronteront encore à quelques reprises. Autre souhait du Roi : exterminer les Iroquois, alliés des Anglais et ennemis des Hurons et des Outaouais, ces derniers, alliés des Français ; la petite vérole y parviendra en partie, guerre bactériologique ? Les prisonniers iront ramer sur ses galères, avec les Sénégalais. Son dilemme : rester en paix avec la Nouvelle-Angleterre.

1689 : La guerre reprend entre la France et l'Angleterre, Louis XIV combat aussi l'Espagne, la Bavière, les Pays-Bas, beaucoup de pain sur la planche !

Les Anglais d'Albany poussent les Iroquois à attaquer la colonie française. Lachine : 1500 Iroquois, mousquets, poudre, plombs, hachettes, couteaux, tout est *made in British* ; 120 enlèvements, 200 assassinats, une vraie boucherie ! Génocide ? Epuration ethnique ? On retiendra massacre. Oeil pour oeil, les Français appuyés de leurs alliés, riposte sur la Nouvelle-Angleterre : Corlaer (Schenectady) plutôt qu'Albany ; Salmon Falls, près de Portsmouth ; Casco (Falmouth, Portland, Maine). Les Anglais crient : « Canada must be reduced ». D'abord, prendre Port-Royal, ce sera facile, l'autre histoire ; puis assiéger Québec, la nôtre. Une première tentative d'invasion, William Phips en tête, 34 vaisseaux de guerre, échoue : l'hiver précoce de Québec, il l'est toujours, a raison de la flotte de Phips, qui retourne à Boston, penaud ! A cette occasion aussi, la réponse célèbre de Frontenac, qui avait repris ses fonctions entre-temps, à l'émissaire de Phips, « par la bouche de mes canons », que tout écolier francophone au Canada a appris, mais confondu Wolfe avec Phips, Frontenac avec Montcalm, qui viendront plus tard.

Le tournant du XVIII^e siècle s'ouvre au Canada avec « la grande paix de Montréal », 4 août 1701, qui met fin à 16 ans de guerre et à la coalition anglo-iroquoise. Louis-Hector de Callière est gouverneur, et grand instigateur de cette rencontre : toutes les nations amérindiennes présentes fument le calumet...

... De la paix, pour peu de temps, hélas !

VAUDREUIL

En Europe, la guerre reprend de plus belle : tous les Empires, et leurs monarques, Angleterre, Hollande, Danemark, Autriche, Allemagne, versus la France, se disputent la succession du trône d'Espagne.

Ce qui finit par se savoir en Amérique du Nord, dans les Empires en construction, destruction ? Raids et barbaries de part et d'autre, la chasse aux ennemis, scalps français et chevelures anglaises ont un prix, les Iroquois restent neutres, les Abénaquis, moins.

Philippe de Rigaud de Vaudreuil, un marquis, vieille noblesse du Sud de la France, succède à Callière. Joseph Dudley, gouverneur de Boston, juge les Canadiens cruels, il n'a pas totalement tort, Vaudreuil a la même opinion des Anglais, n'a pas tort non plus !

Et pourquoi d'ailleurs, interroge-t-on non sans raison, tolérer des voisins gênants comme ces Français, une population si faible, qui contrôlent un si grand territoire, et qui grèvent notre commerce, par leurs trafics, astuces et alliances avec les Sauvages ? Soumettre le Canada à la Couronne. Port-Royal tombe, encore une fois, l'autre histoire, octobre 1710, sous l'offensive de Francis Nicholson, par ordre de Sa Reine Majesté Anne, d'Angleterre, Annapolis-Royal. Une nouvelle tentative d'invasion de Québec échoue, 12 000 hommes dans l'entreprise, dont plusieurs femmes aussi, le masculin l'emportant en ce temps sur le féminin, des intentions hostiles, certes ! Cette fois, récifs, l'Ile-aux-Œufs, brouillards courants marées vents contraires, incompétence des pilotes, 1290 naufragés, ont raison de la puissante flotte britannique. Nicholson, furieux, en piétine sa perruque ! Ils reviendront. Chez les Français de Québec, jubilation, protection divine, Te deum et actions de grâce fusent.

1712 : Traité d'Utrecht, Pays-Bas. France et Angleterre mettent fin aux hostilités. Terre-Neuve, Acadie (Nouvelle-Ecosse), Baie d'Hudson deviennent britanniques, les Iroquois aussi. La Nouvelle-France est tout à coup moins vaste, mais les frontières demeurent floues. Seuls

restent aux Français la rivière qui mène à Québec, l'Île Saint-Jean (Île-du-Prince-Édouard), l'Île-du-Cap-Breton, où se réfugient bon nombre d'Acadiens, d'autres demeurent sous tutelle anglaise à Plaisance (Terre-Neuve).

Devant ces pertes de territoire, les Français fortifient le Canada, toujours la peur d'un revirement avec les Anglais. Juste prémonition/précaution ! 1720-1740 : Louisbourg, sur l'Île Royale (Cap-Breton), une forteresse, un véritable Gibraltar ; 1730 : Montréal ceinturée d'un mur de pierre ; Québec, Citadelle et bastions, même époque. L'autre grande voie d'accès aussi, d'invasion, la Rivière Richelieu : un fort à Chambly (Québec), un autre dans la région du Lac Champlain, zone frontalière disputée, Pointe-à-la-Chevelure (Crown Point), Fort Frédéric. La région des Grands Lacs aussi, zone imprécise du traité d'Utrecht, où comme de raison Anglais et Français se fortifient et s'affrontent, Vaudreuil y plante un fort à Niagara. C'est que la Nouvelle-France, malgré quelques incursions au Nord et à l'Est, est encore vaste au Sud : garder la route ouverte et sécuritaire de Québec à la Louisiane, telle est l'étendue encore, pour un temps.

La quête de la route de la Chine n'a pas été oubliée non plus : Les La Vérendrye, père et fils, y verront, en route vers la mer de l'Ouest, vermeille, de l'ocre, où ils ne parviendront jamais. Malgré tout : Rivière Rouge, Assiniboine (Winnipeg), Dakota Nord, Les Rocheuses (1743), la rivière Saskatchewan.

1713-1740 : Malgré l'ambiance de guerre maintenue grâce aux Amérindiens, période relativement paisible. Mais encore une fois, l'Europe s'agite : la succession au trône d'Autriche. 15 mars 1744, déclaration de guerre de la France à l'Angleterre, nouveau roi, Louis XV, même attitude que son prédécesseur, XIV.

La Nouvelle-Angleterre s'empare de Louisbourg, forteresse française, 27 juin 1745. Québec veut la reconquérir, demande l'aide du Roi, la marine de guerre est mal préparée, échoue.

28 octobre 1748, Traité d'Aix-la-Chapelle : Louisbourg est restituée à la France. Une guerre pour rien ! « Bête comme la paix ! » Qui ne durera pas, pourtant. Janvier 1755, s'organise en Virginie, Nouvelle-Angleterre, 1 500 000 habitants, un plan de conquête de la Nouvelle-France, 85 000. Enorme disproportion, on devine l'issue. Les Acadiens, devenus sujets britanniques par le traité d'Utrecht, qui refusent de prêter serment d'allégeance à Sa Majesté George II, certains le feront, et qui ne veulent pas non plus prendre les armes contre les Français, peu le feront, ordre est donné par le Gouverneur Lawrence à Monckton de les chasser du pays. Déportation massive : 6000-7000, 1755-1762. Direction : Nouvelle-Angleterre, ou où vous voudrez. Ils reviendront. Pélagie la Charette.

Pourtant, en 1755, en Europe, c'est la paix entre la France et l'Angleterre, mauvaise harmonisation entre les deux continents, mais comme toujours on prépare la guerre, qui sera déclarée officiellement par George II, 17 mai 1756, durera 7 ans, d'où son nom, contre Louis XV, Ses deux Majestés estimant avoir de bonnes raisons. Pour des raisons semblables, mais d'intérêt plus local, Nouvelle-Angleterre et Nouvelle-France se font la guerre en Amérique. Versailles y envoie des renforts, le commandant des troupes, Montcalm, Louis-Joseph, un marquis. Le récent Gouverneur Général, Pierre de Rigaud de Cavagnial de Vaudreuil, marquis aussi, transmission oblige, le fils de Philippe, l'autre Vaudreuil de gouverneur, 30 ans plus tard, né ici, premier canadien d'origine à accéder à cette fonction. Ce sera aussi le dernier, la fin approche. Vaudreuil et Montcalm, un Canadien, un Français. Discorde, normal !

Attaques et victoires des Français sur quelques places fortifiées, dont Oswego sur le lac Ontario, aujourd'hui État de New York, cuisante défaite pour les Anglais. « Le Canada doit être détruit », titre le New York Gazette, 13 septembre 1756, en anglais bien sûr ! Massacre du Fort William-Henry, sud du lac George, Montcalm, 1757. En Nouvelle-Angleterre, la haine contre la Nouvelle-France campe à son plus haut. L'armée britannique marche sur

Carillon, plus tard Ticonderoga, sud du lac Champlain, y est défaite par Montcalm, dernière grande victoire française en Amérique. Au même moment, James Wolfe re-prend Louisbourg. Encore ? Oui, encore ! Enragé, il veut aussi Québec, ce qu'il aura bientôt, William Pitt, premier ministre de la Grande-Bretagne, lui accordant 12 000 hommes pour son projet, dans sa campagne contre l'Amérique française de 1759. Pitt fera aussi prendre le Fort Niagara, la route Nord-Sud de la Nouvelle-France est définitivement coupée.

Il ne reste que Québec, qui a beaucoup souffert de la famine, ces dernières années, mobilisation générale, l'ennemi est en approche dans le Golfe, 14 navires de l'avant-flotte d'invasion se trouvent déjà à la hauteur de Saint-Barnabé, près de Rimouski. Ce qui vient derrière, terrifiant ! Les Anglais, une armée redoutable. Anéantir les Canadiens pour vaincre les Français, stratégie douteuse ! Pitt l'avait promis : la guerre se gagnera en Amérique, non en Europe. Les Canadiens n'avaient qu'à rester neutres, avait proposé Wolfe. La belle affaire ! Qui est Français ? Qui est Canadien ? Cruelle question qu'on n'aura plus à se poser, bientôt !

« Les Anglais ne sont pas venus pour ruiner et détruire les Canadiens, mais pour leur faire goûter les douceurs d'un gouvernement juste et équitable » pourvu que les Canadiens « rendent les armes et demeurent chez eux en repos », déclare le commandant en chef des troupes de Sa Majesté. Ce que s'efforceront de faire les uns et les autres dans les deux siècles suivants que racontera l'histoire du Canada. Ile d'Orléans, Lévis, Chute Montmorency, les Anglais assiègent Québec. 12 juillet, et pendant deux mois, bombardement, 15 000 boulets, Bang ! La guerre doit se dérouler en toute humanité, a promis Wolfe. Pas de scalps, ni chevelures. Il y en aura pourtant, et beaucoup, de part et d'autre. Wolfe, Montcalm, un assaillant, un assailli, un Anglais, un Français, la guerre canadienne, deux stratégies, l'armée britannique, ordonnée, bataille rangée, tuer l'ennemi proprement, l'armée canadienne, des miliciens, habitués à se battre à l'amérindienne. Gigantesque cafouillage sur les Plaines d'Abraham, ce 13 septembre, c'est qu'on a mis beaucoup de temps à débarquer, vite, l'hiver de la ville de Québec s'en vient, redoutable, 30 minutes, court mais intense affrontement qui passera à l'Histoire, la canadienne, non la française, Wolfe est mortellement blessé, Montcalm agonise. Le 17, Québec, démolie, désertée, capitule.

MURRAY

Vaudreuil et autres notables et évêques se sont réfugiés à Montréal, qui avec ce qui reste de la colonie en passant par Trois-Rivières, est encore sous domination française. Lévis, l'homme, tentera de reconquérir Québec, sans l'aide de la France, ne répond plus, hélas ! Le Roi ne veut plus payer. L'a-t-il déjà fait ? Ne peut plus payer ? La France, la banqueroute. On retiendra abandon. Plus encore, c'est la ruine en Canada. James Murray, nouveau Gouverneur Général de Québec et du pays conquis, fonce vers Montréal, néglige Trois-Rivières, brûle Sorel, se poste à Longueuil. Ses généraux, Amherst, sur l'Ile Perrot, puis à Lachine ; Haviland, à Laprairie.

8 septembre 1760, Montréal, qui transformera avec le temps en noms de rues tous ces généraux et autres illustres lieutenants anglais, ultime bastion de la colonie, un jour, 24 juillet 1760, un général français, le con ! y viendra beaucoup, beaucoup, beaucoup trop tard, crier très fort du haut d'un balcon, met bas les armes. La Nouvelle-France n'est plus ! l'autre France, l'Ancienne, n'ayant pas fourni les efforts nécessaires pour soutenir cette partie de son Royaume en Amérique. D'autres noms de rues en conserveront le souvenir.

Le lendemain, 9 septembre, s'installe pour 3 ans un régime militaire. Les conditions de la reddition, plusieurs articles, que Sa Majesté très chrétienne et Sa Majesté britannique devront

ratifier, ce qu'ils feront à Paris dans un Traité, 10 février 1763. Il ne restera à la Nouvelle-France, et aux Français, que quelques cailloux, des bouts zilets, deux au froid, Saint-Pierre et Miquelon, quelques autres au chaud, Guadeloupe DOM-TOM et cie. Est-ce que Robert Charlebois sait que dans les pourparlers menant au Traité de Paris, les Français ont hésité entre le Canada et la Guadeloupe ? Réparer l'erreur de Cartier ?

Ici s'achève la petite histoire des Français d'icitte, le reste de l'histoire socio-politique n'est que prologue, la véritable suite étant celle des CF, leur survie, leur religion, leur langue. Des CF, non pas des Canadiens qui sont des Français, mais des Canadiens qui parlent français, la minuscule seule est importante, dans les deux cas ais donne [a]. Et qui ont conservé quelques habitudes de prononciation de Louis « cé moé le roé » XIV, beau langage de la Cour, jusqu'encore bien tard au 20e siècle, Maurice « toé, té-toé ! » Le Noble Duplessis, langage châtié du parlement québécois, et le ti-cul « té qui toé, là ? », du coin, simple langage de la rue d'icitte-là. Pas la place ici pour cette matière...

C'est à ce point qu'apparaissent au Canada deux solitudes, les uns et les autres plus ou moins inégalement sujets du Roi : des Canadiens anglais, *rulers* du nouveau pays, télégouverné par l'Angleterre pour un temps, jusqu'en 1867, une Constitution canadienne ; des CF livrés à eux-mêmes dans la plus formidable aventure de survie qu'un peuple puisse imaginer : la création d'une nation d'origine française, francophone, autonome, en Amérique. Y réparer l'erreur de la France, l'Ancienne.

Welcome to the new Province of Quebec !

Parmi les accords du Traité de Paris, 27 articles rédigés en français, la liberté de la religion catholique aux habitants du Canada ; tous les Français qui le désirent peuvent retourner en France, ou où ils voudront, ils ont 18 mois pour s'exécuter, date limite : 10 août 1764. Très peu le feront, moins de 300 : quelques militaires de carrière, dirigeants de la colonie, et leurs familles.

Conquérants et conquis apprennent à se connaître, à vivre ensemble, forniquer aussi, se multiplier, les Anglais par l'émigration à partir de la Nouvelle et de l'Ancienne Angleterre, les CF par la magie du berceau. Le phénomène des *baby-boomers* n'a pas attendu le retour des soldats de la Seconde Guerre mondiale, comme souvent on le croit, a toujours existé au Canada, francophone. Les jeux de l'amour captivent soldats anglais protestants et canadiennes françaises catholiques, les premiers mariages hétérolinguistiques et hétéroreligieux, ce que dénoncent sévèrement les représentants du clergé, pour des raisons linguistiques, mais surtout religieuses.

Les gouverneurs ordonnent de ne pas insulter et offenser les habitants français en leur rappelant leur infériorité de conquis ou en faisant des remarques insultantes sur leur langage, habillements, moeurs et coutumes, ou des réflexions peu charitables « sur les erreurs de l'aveugle religion qu'ils ont le malheur de suivre ».

Prêcher la tolérance : moeurs, culte, langue. Forte de ces éléments, une certaine forme d'harmonie entre les deux peuples s'installe pour les deux prochains siècles, qui ne sera pas exempte d'accrochages, *of course* !

La fin du XVIII^e siècle n'est pas sans histoire. Au régime militaire, 1760-1763, succède à partir de 1764 le gouvernement civil de Murray, avec la ville de Québec comme principal siège du gouvernement.

1766, le Québec, le Canada du temps : 90 000 sujets d'origines française ou canadienne, contre 600 d'origine britannique.

Les Anglais ont intérêt à se multiplier ! Peupler la province et dépasser en nombre les CF, afin qu'un jour, le temps agissant, ceux-ci finissent par être totalement assimilés, conséquence naturelle de la Conquête. En attendant ce jour, qui n'est toujours pas arrivé, une infime minorité anglaise contrôlera le sort d'une majorité de CF grandissante. Le défi : rendre ces CF fidèles à la Grande-Bretagne, et à Ses Majestés.

En rétrospective, l'erreur anglaise : leur tolérance religieuse, confirmée dans l'Acte de Québec, 1774, et plus tard. Accorder aux habitants de la province de Québec le libre exercice de la religion de l'Église de Rome, c'est assurer du même coup leur survie en tant que race, et garantir la survie de leur langue, ces trois ingrédients très fortement liés, s'alimentant l'un et l'autre. Les Anglais l'apprendront à leurs dépens.

Join, or die ! 1775 : Invasion américaine (lire : étatsunienne) du Québec. Invitation lancée au peuple canadien de se joindre aux troupes des treize Colonies rebelles d'Amérique, contre la tyrannie britannique. Plusieurs le feront. Etatsuniens et Anglais se font face. Cessionnistes contre Royalistes. Même sang !

Libérer le Québec, souhaitent les Yankees. Echec !

La France, son souci, affaiblir la puissance britannique partout où elle peut, appuie les révolutionnaires des treize colonies, une alliance, 20 mars 1778 ; ne songe pas à reconquérir elle-même son ancienne colonie, préfère aider les Américains à le faire. Maudits Français ! Consternation chez les CF : demeurer fidèles au conquérant britannique, ou unir la province de Québec aux Etats-Unis et rêver d'un retour à la France. Dilemme ! Qui se résoudra par le traité de paix entre l'Ancienne et la Nouvelle, Angleterre, 3 septembre 1783. Les Canadiens demeureront sous tutelle britannique.

Les Etats-Unis devenus indépendants, des contingents de réfugiés, loyalistes, fidèles à la mère-patrie, envahissent la province de Québec. Naissance des townships. Des milliers de ces loyalistes prennent possession de terres québécoises, certaines vacantes, d'autres non. Mécontents des lois et coutumes un peu trop françaises à leur goût de cette colonie, ces envahisseurs obtiennent un nouveau district judiciaire, de Pointe Beaudette, N45°.11.823' / W074°.19.287', aujourd'hui un *light-house* abandonné, beaucoup de beaux chalets et de belles maisons, une grande baie pour s'ancrer à l'abri des noroîts, sur le lac Saint-François, Fleuve Saint-Laurent, à l'Ouest vers Niagara, avec Kingston comme chef-lieu. Une frontière voit le jour, la province de Québec est divisée, viendra une autre province, l'Ontario, en attendant, Bienvenue en Upper-Canada. Lois françaises d'un côté, anglaises de l'autre. Langue française d'un côté, anglaise de l'autre. Dans le QC traditionnel, quelques isolats d'anglophones. A Québec, Montréal, des marchands, des petites communautés subsistent. Trois-Rivières, la plus francophone des Amériques, très peu. Quelques bastions d'anglophones dans certains townships, les Eastern par exemple, plus tard l'Estrie, Lennoxville, Cookshire, Eaton Corner, qui finiront par avoir la frousse, des référendums sur l'indépendance du Québec, 1980, 1995, le FLQ aussi, et fuir en Ontario rejoindre leurs cousins. En Ontario, à l'inverse, des francos chez les anglos, venus y chercher travail et subsistance, bois, chemins de fer, mines, fin XIX^e-début XX^e siècles. On en trouve dans tous les racoins de la province, parfois en majorité, comme à Hawkesbury, le plus souvent en minorité ou en phase d'assimilation irréversible, les mariages hétérolinguistiques faisant des ravages. *Idem* pour les *States* : *Les tisserands du pouvoir*, une épopée terrible : plus d'un million y sont passés à la même époque. Combien seraient les francos du QC aujourd'hui sans toutes ces émigrations ? 12 millions, estiment les démographes. Sans doute davantage ! Et cela c'est sans compter, au XX^e siècle, les snow birds devenus citoyens permanents de la Floride, ni Marcel et Jeanne D'Arc, précédés par cousins et beaux-frères, émigrés dans l'Ouest canadien, à la recherche de travail et prospérité.

Evolution identitaire : les Anglais deviennent des Canadiens, et ne veulent plus en démordre ; les Français l'étaient déjà, canadiens, depuis les tout-débuts, sont devenus des

Français canadiens, n'ont plus voulu être des Français, ne veulent plus aujourd'hui être des Canadiens, les Québécois en tous cas, n'était-ce le pouvoir de « l'argent et le vote ethnique », dit tout haut ce que chacun savait tout bas un soir de référendum le premier ministre Pariseau, au travers du brouillard de l'alcool.

L'Acte constitutionnel de 1791, sanction royale : 10 juin, *God save the King* !, entrée en vigueur : 26 décembre, modifie l'Acte de Québec de 1784, divise la province de Québec en deux Canadas, le Haut et le Bas. Les francophones, 150 000 sur 160, forment la majorité ; l'anglais sera pourtant la seule langue légale pour la Chambre d'Assemblée et le Conseil législatif, ordonne Londres. On se battra pendant des décennies pour qu'il n'en soit pas ainsi : une *lavalasse* de lois linguistiques pour protéger les droits du français en cette partie de l'Amérique, quels droits ? ; des nombres qui ne veulent rien dire : 69, 22, 101. Le dernier-né, 2001, la citoyenneté et la langue : *Le français, une langue pour tout le monde*.

CARLETON

Sitôt l'oreille à la sortie du débarcadère de Mirabel ou de Dorval⁷, les Français, avec leur manière bien particulière, arrogante, se plaignent de ne rien comprendre à la façon de parler des Québécois. « Putain, sympas ces mecs, mais quel accent !!! »

« Comme s'ils en avaient pas un, eux-autres, un accent, st... ! »

Les Anglais du Canada, qui en ont les moyens, c'est le cas de plusieurs, et les immigrants fortunés assimilés à ce groupe linguistique, préfèrent envoyer leurs enfants dans les Collèges privés français, des lycées, à Montréal, Toronto, Ottawa, Quebec City, afin qu'ils puissent apprendre le français français, dit international, standard, correct, pur, sans accent, et autres semblables qualificatifs stéréotypés, plutôt que le français local d'icitte, jugé douteux, impur, bâtard, incompréhensible, de peu d'envergure, et autres chevaux semblables, bourré de sacres et d'anglicismes, que commettre d'autre ?

Les Québécois francophones, qu'ils voyagent à Paris ou à Aix-en-Provence, ou qu'ils accueillent l'un ou l'autre de ces faux cousins chez *l'habitant*, trouvent le français des Français insupportable, autant dans la tonalité que dans la tournure.

Les Français, jusqu'à tout récemment, ne voyaient ici que « ma cabane au Canada » et des Indiens à plumes derrière chaque arbre. Beaucoup de Québécois préfèrent maintenant le vin chilien ou argentin au vin français, jugé prétentieux et hors de rapport qualité-prix.

Que s'est-il donc passé depuis le départ des Français en 1763 ? Le français des Français a évolué... le français des Canadiens a évolué... Un peu comme le romain des Gaulois a évolué..., et le romain des Romains a évolué..., pour donner, le premier, le français des Français, les Francs de Charlemagne, l'Allemand, y sont pour assez peu dans cette évolution, le vieux fonds celte et gaulois, beaucoup plus, bien sûr ; et pour donner le second, l'italien, aux multiples dialectes du Nord au Sud. En France, la Révolution de 1789 changera la norme de « cé moé le roé ! » à « cé plus toa le roa », le prestige passant de la langue de l'un à celle des autres, révolution oblige ! Au Canada, après la conquête britannique, le français d'icitte, isolé de sa maman-patrie, se tricote de plus en plus serré avec la langue victorieuse ; les

⁷ Pierre Eliot-Trudeau est le nouveau nom donné à l'aéroport de Dorval. Qui se souvient de Saint-Scholastique, PQ ? Apparemment, personne !

effets linguistiques de la Révolution française ne se feront sentir ici que deux siècles plus tard, au moment d'une autre Révolution, tranquille celle-là !

Un 24 juillet 1967, un Général français en visite, du haut d'un balcon de l'Hôtel de Ville : « Vive le Québec... Vive le Québec... Vive le Québec... liiiiibre ! ». Il aura fini par le cracher... l'adjectif ! Les Québécois y songeaient depuis un temps déjà ! Charles de Gaulle aussi ! Naissance de mouvements néo-indépendantistes, séparatistes, autonomistes, le Parti québécois. Révolution culturelle, religieuse, politique, sociale, tranquille, mais aussi linguistique. Les descendants français canadiens redécouvrent la France, et la France cette ancienne colonie d'irréductibles francophones, des Gaulois en Amérique ! Ici, des politiques linguistiques visant à franciser, non, à re-franciser ce que l'envahisseur avait anglicisé : création d'un Office de la langue française avec tout son barda de commission de ceci, et commission de cela⁸ : Mission : épuration terminologique. Mission d'épuration visant essentiellement à déchouquer les mots anglais des domaines techniques : lexiques de la plomberie, de la construction, de la fabrication de la chaussure, de la métallurgie, du bois, et la tralée ... Mais aussi de l'affichage commercial : *accommodation* devient *dépanneur*⁹, *snack bar & fries* devient *pataterie, and so on...* Les Québécois apprennent à dire *pare-brise* plutôt que *windshield*, *freins* plutôt que *brakes*, *shampooing* plutôt que *shampoo*, peu importe que les deux soient proprement anglais, mais conservent *fin de semaine*, jugé plus français que le *week-end* des Français. *Hambourgeois* et *racinette*¹⁰, sentis ridicules, ne passeront jamais à l'usage courant. Des lois et règlements sur la fréquentation des écoles également : intégration de tous les immigrants aux écoles françaises, les descendants britanniques pouvant continuer à fréquenter les écoles anglaises ou aller où ils voudront. En Ontario, par exemple !

Tout ceci, et bien d'autres tracas, contenu dans un document d'une extrême officialité, connu sous le nom de *Charte de la langue française*, 26 août 1977, où on peut lire dans le préambule, et au chapitre un :

(Préambule)

Langue distinctive d'un peuple majoritairement francophone, la langue française permet au peuple québécois d'exprimer son identité.

L'Assemblée nationale reconnaît la volonté des Québécois d'assurer la qualité et le rayonnement de la langue française. Elle est donc résolue à faire du français la langue de l'Etat et de la Loi aussi bien que la langue normale et habituelle du travail, de l'enseignement, des communications, du commerce et des affaires.

L'Assemblée nationale entend poursuivre cet objectif dans un esprit de justice et d'ouverture, dans le respect des institutions de la communauté québécoise d'expression anglaise et celui des minorités ethniques, dont elle reconnaît l'apport précieux au développement du Québec.

L'Assemblée nationale reconnaît aux Amérindiens et aux Inuit du Québec, descendants des premiers habitants du pays, le droit qu'ils ont de maintenir et de développer leur langue et culture d'origine.

Ces principes s'inscrivent dans le mouvement universel de revalorisation des cultures nationales qui confère à chaque peuple l'obligation d'apporter une contribution particulière à la communauté internationale. SA MAJESTÉ, de l'avis et du consentement de l'Assemblée nationale du Québec, décrète ce qui suit :

(Chapitre 1)

1. Le français est la langue officielle du Québec. (1977, c. 5, a. 1)

⁸ Plus exactement un Conseil de la langue française, un Office de la langue française, une Commission de surveillance, une Commission de toponymie, et de nombreuses Commissions de terminologie.

⁹ Domont, à Saint-Elie d'Orford, a fait l'inverse !

¹⁰ Pour *hamburger* et *root beer*.

Fort bien ! Respect des premiers habitants du pays, de la communauté québécoise d'expression anglaise et des minorités ethniques. Les Britanniques, on s'en souviendra, en avaient fait autant pour les conquies français en 1763. Mais rien dans cette Charte au sujet d'une soit-disante langue abâtardie, bourrée de « barbarismes, solécismes, anglicismes, provincialismes, rusticismes, plébéianismes, décadentismes », et autres chevaux semblables. Pourquoi donc ? Peut-être bien parce qu'on a fait comprendre au ministre responsable de cette Charte et de son application qu'on ne légifère pas sur la substance d'une langue¹¹, et que cette langue n'est pas plus *jouale* que *créole*¹², ou une quelconque combinaison des deux (H. Wittmann, 1973).

Tout ce branle-bas de la fin du XX^e siècle autour de la question linguistique a convaincu bon nombre de Québécois que, le français étant « la langue officielle du Québec », ils n'avaient pas besoin d'apprendre à parler anglais dans un pays officiellement bilingue, voisin du grand Empire étatsunien monolingue. Une petite bande d'unilingues français à l'allure totalement idiote, au moment de commander de la *cramaglace* sur les plages de Cavendish (Ile-du-Prince-Edouard), Old Orchard (Maine), ou dans le Confederation Park devant le Prince George Hotel de Kingston (Ontario). C'est un choix !

Le Québécois souffre d'insécurité linguistique, dit-on, curieuse de maladie ! Pas étonnant, après deux siècles de dénigrement de sa langue maternelle. Dénigrement historique qui a fini par lui faire accroire qu'il parle *joual*, une non-langue, bien française pourtant ! Dénigrement alimenté également, en seconde moitié du XX^e siècle, par tous ces intellectuels qui sont allés étudier en France, et qui en sont revenus avec cet accent affecté, pointu, genre trou-de-cul-de-poule auquel ils sont restés bien accrochés. La liste est longue, je résiste à la tentation de les nommer tous. L'insécurité linguistique du Québécois s'exprime de la façon la plus manifeste quand, par exemple, interpellé par un touriste anglophone plein de bonne volonté qui tâche tant bien que mal de s'exprimer en français pour demander une information, dans un milieu bien francophone, disons Carleton-sur-mer¹³ dans la Baie-des-Chaleurs, le bon petit Québécois s'empresse de poursuivre la courte conversation dans un anglais baragouiné, évitant ainsi de montrer au visiteur étonné qu'il parle un *français-joual-bâtard* et qu'il maîtrise, lui, la langue de l'Autre, privant malheureusement de ce fait cet Autre (prononcer 'hôte') de la possibilité de parfaire sa connaissance et sa pratique de cette bonne langue française d'icitte. Evidemment, ce visiteur anglophone ne constitue pas la règle, puisque le plus souvent la perception des détracteurs de ce groupe est que « *Franco-Canadians do not speak real French.* »

Le *joual* c'est du français, coudon !

¹¹ Ce que les linguistes appellent dans leur jargon : phonologie, morphologie et syntaxe.

¹² Comprenons-nous bien : *joual* est un terme péjoratif, dépréciatif, ce qui ne devrait pas être le cas de *créole*, terme réservé à un groupe de langues qui ont émergé dans des conditions socio-historiques bien particulières, mais victime lui-même d'une certaine mystification (R. Fournier 2006). *Joual* est la prononciation populaire du mot *cheval*. Le terme a d'abord été médiatisé par le journaliste André Laurendeau dans *Le Devoir*, en 1959, pour dénigrer le langage parlé par les Québécois. Repris immédiatement par Jean-Paul Desbiens sous le pseudonyme de Frère Untel (1960) dans la même optique, ce terme a malheureusement eu la vie trop longue. Périodiquement, défenseurs et pourfendeurs relancent le débat qui, très émotif, mène toujours nulle part. A titre indicatif seulement : Jean-Marcel Paquette, 1973 ; Georges Dor, 1996 ; Marty Laforest, 1997. Pour un point de vue particulièrement lucide sur cette question, voir Paul Laurendeau, 1992.

¹³ Il s'agit bien du même Carleton, prénommé Guy, un baron, qui succéda à Murray, et qui fut nommé lieutenant-gouverneur puis gouverneur en chef de la *Province of Québec*. Une municipalité et une université portent également son nom dans la région d'Ottawa.

Bibliographie

- DESBIENS J.-P., sous le pseudonyme de Frère Untel ; 1960, *Les insolences du Frère Untel* Québec, Ed. de l'homme.
- DOR G., 1996, *Anna braillé ène shot. Essai sur le langage parlé des Québécois*, Québec, Lanctôt.
- FOURNIER R., 2006, « Le mythe créole » dans : Carlo A. Célius (dir.), *Situations créoles, Pratiques et représentations*, Québec, Nota Bene, pp. 23-48.
- GROULX P., 2004, « Se voir dans la peau de Champlain », dans R. Litalien, D. Vaugeois (dirs.), *Champlain, la naissance de l'Amérique française*, Sillery & Paris, Septentrion & Nouveau monde éditions, pp. 335-346.
- LAFORÉST M., 1997, *Etats d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*, Québec, Nuit Blanche.
- LAURENDEAU P., 1992, « Socio-historicité des français non conventionnels : le cas du JOUAL (Québec 1960-1975) », *Grammaire des fautes et français non conventionnels*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, pp. 279-296.
- PAQUETTE J.-M., 1973, *Le joul de Troie*, Québec, Editions du Jour.
- PELLEPRAT P. (R.P.), 1655, *Relation des Missions des PP. de la Compagnie de Jésus dans les Isles et dans la Terre firme de l'Amérique méridionale*, Paris, Cramoisy.
- WITTMANN H., 1973, « Le joul c'est-tu un créole ? », *La Linguistique* vol. 9, n° 2, pp. 83-93.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Alvina Ruprecht, Sinclair Robinson, Catherine Khordoc, Michel Chevrier, Robert Fournier, André Loïsele, Marc Picard, Henri Wittmann, Thomas A. Klingler.

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425